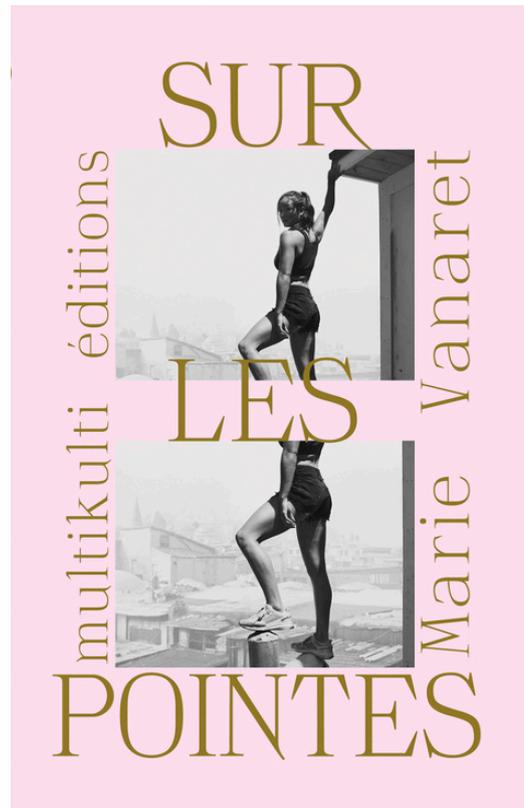


MARIE VANARET



Sur Les pointes



« Une indécence criante. Ne pas entrer dans l'écume de mer en courant, fendre l'eau sous le soleil. Ne pas dégringoler quatre à quatre les escaliers, avec la robe qui se soulève de bonheur, et se jeter dans les bras de celui qu'on aime... Alors, on sort le rouge-à-lèvres. Rouge vif. Une couche, sang, blessure. Deux couches, attaque, étendard. Trois couches, ça brille, c'est si beau. Sensualité. Facile. On vous prend, on vous porte, on vous aime, on vous roule, on vous baise. La belle chose. Possédée. Ficelée. Emmurée. »

Un récit post-épidémique, en lisière constante de l'explosion. De l'après-guerre aux années deux mille, du silence au cri. De la rage à la ruse. De la séduction à l'amour. Un jeu constant avec les stéréotypes et les liens inattendus.

Marie Vanaret, vit à Marseille. Autrice, réalisatrice et metteuse en scène, elle privilégie l'expression des corps, le travail avec danseuses et danseurs.



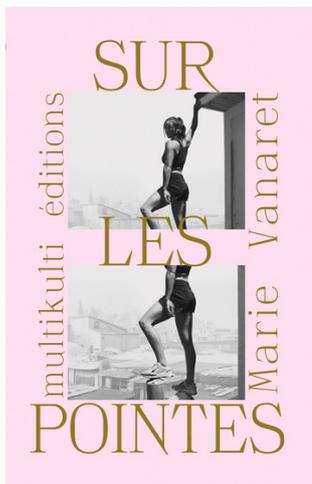
Vous parlez d'un récit "post-épidémique", dites-nous en plus...

Chaque épidémie a ses singularités et interroge l'état de la société au moment où elle se produit. La polio a ciblé précisément, dans la plupart des cas, les très jeunes enfants, qui, donc, n'ont pas pris la parole. Dans les années cinquante, au pic de l'épidémie, parents et enfants, sans secours décisif de la médecine, ont vécu la psychose d'un nouveau fléau après la guerre, la culpabilité individuelle, une très grande solitude. Si le vaccin, obligatoire en France à partir de 1964, a peu à peu jugulé l'épidémie dans presque tous les pays du monde, des cas subsistent en Afghanistan, au Pakistan, et on ne peut pas parler d'éradication. On ne sait toujours pas soigner la polio, pas plus que le SPP (syndrome post-polio). Paradoxalement celles et ceux qui ont été pris par cette épidémie sont maintenant renvoyés à une maladie orpheline ! Au contraire, l'épidémie de Sida s'est développée dans une période de prise de parole et de luttes. Les homosexuels ont été l'ennemi désigné.

Pas de vaccin à l'horizon d'où l'intensité dans la recherche de traitements. En parallèle on assiste à l'émergence d'associations de lutte et d'information très actives, au désir de contrôle des malades sur les effets des médicaments, sur les profits, la concurrence des laboratoires.

On sent dans la vie de votre personnage, une vraie dynamique qui la conduit à des rencontres "à la marge" pour aller vers la danse...

La dynamique de départ a été celle des parents. Le silence de la société, l'impuissance de la médecine les a d'autant responsabilisés. Ils ont choisi de ne pas accepter, de réintégrer immédiatement leur fille, Ella, dans la vie courante, plus même de l'imposer, la rendre visible, élégante. C'est tout naturellement que, plus tard, dans l'explosion de révolte, de libération et de cris des années soixante-dix aux années deux mille, Ella s'est sentie proche, a aimé d'autres qui ne voulaient plus se cacher, endosser le rôle de victimes, d'autres dont on niait l'histoire. Un vivant pêle-mêle de corps ostracisés qui éclataient au monde : homosexuels, personnes handicapées, discriminées, abusées. Autre contexte, le mouvement Punk, qui utilisait les marques habituelles de la laideur pour s'imposer, interpeller, créer une esthétique nouvelle. Challenge suprême : la danse. Le langage direct du corps qui se fait applaudir sur scène, et son corollaire, la boxe, la rage dansée sur le ring.



Dans votre récit les corps parlent et se parlent. Que se disent-ils d'essentiel ?

Les corps ont leur mystère et leurs secrets qu'il convient de respecter. Ils s'adaptent, ils rusent, défient, séduisent. Ils inventent la vie, transgressent les clichés. Il faut les écouter, leur faire confiance. Ils sont très forts.

Votre récit a un rythme singulier. Fait de bonds, de pauses, de ruptures. Quelle était votre intention littéraire en écrivant ainsi ?

Le travail strictement littéraire du texte était essentiel pour moi. Ce récit réclamait distance et construction. Il fallait que l'histoire soit belle, mise en scène. Point de départ : le personnage central, une enfant de trois ans, Ella, prise par l'épidémie de poliomyélite. Un corps désarticulé. Le décor : une petite ville dévastée par la guerre. L'ambiance sonore : le silence. Ce récit est une scénarisation dynamique, articulée, construite : il fallait retrouver, au fil des époques, des rencontres et des lieux traversés, le chemin d'une (re)construction, d'un langage. Le choix des mots, de leur rythme, de leur sonorité, le jonglage avec différents registres de vocabulaire, l'apparent désordre des paragraphes illustrent cette nécessité absolue de reconstitution d'un puzzle.

CONTACT PRESSE

06 50 96 37 74 - erika.nardeux@gmail.com

multikulti196@gmail.com

www.multikulti.fr